

Ne serait-il pas temps de laisser reposer en paix, dans les catacombes de Cythère, cette momie à la bergamotte qui fut le maréchal duc de Richelieu? Les théâtres que, pendant sa vie, il tyrannisa si rudement, se vengent sur son ombre; ils la condamnent aux travaux forcés de la galanterie. Voilà plus d'un demi-siècle qu'il traîne sur les planches son talon rouge aussi éculé que le cothurne des vieilles tragédies, enlevant les femmes, séduisant les filles, triomphant des duchesses, faisant aux bourgeoises l'honneur de les déshonorer quelquefois, rôtissant enfin par les deux bouts ce balai rôti, qui fut son vrai bâton de maréchal. – L'opéra-comique et le vaudeville lui font recommencer ses campagnes galantes, étape par étape, ils l'ont pris à l'âge où la duchesse de Bourgogne jouait avec lui comme la Comtesse avec Chérubin, en l'appelant « sa poupée », ils ne le lâchent que lorsqu'il s'éteint à la veille de 89, comme un flambeau fumant encore sur la table d'une orgie finie. – Richelieu est le factotum du répertoire à poudre et à mouches; il est engagé pour faire tout ce qui concerne son emploi de roué. Enlèvements, duels, intrigues, emprisonnements à la Bastille, conspirations de Cellamare, maîtresses soufflées au régent, amours en Espagne, esclandres à Vienne, tours joués à la Dubarry, et des femmes, et encore des femmes, et toujours des femmes! Il n'y a en a que pour lui; il déjeune d'une ingénue, il dîne d'une grande coquette, il soupe d'une *impure*. Que de billets doux il a reçus! que de lettres de cachet il a fait signer à Louis XV! que d'épigrammes et de pirouettes! que de coups d'épée et de prises de tabac d'Espagne! Cela vous lasse, à la fin, de voir sans cesse *revenir* ce fat sempiternel, dans son nuage de poudre à l'iris. Ses bonnes fortunes sont prévues par les almanachs, et ses bons mots sont aussi usés que les écus de six livres. Il baisse, il se répète, il rabâche ses antiques fredaines; il n'est vraiment plus bon à montrer. Le public lui ferait volontiers l'accueil que le roi Henri V fait au vieux Falstaff: - Vieillard! je ne te connais plus. Va dire tes prières! Le beau spectacle qu'un *roué* en cheveux blancs! »

C'est à soixante ans que l'Opéra-Comique nous montre Richelieu: soixante ans, sa seconde jeunesse! Il ne se décida guère à vieillir que dix ans plus tard, et à cet âge, on l'aimait encore. Son prestige était devenu une superstition et une habitude. Il ressemblait à ces vieilles idoles qui, depuis longtemps, ne font plus de miracles, mais que viennent toujours prier les dévotes. A quatre-vingt-cinq ans, il afficha sa dernière maîtresse; celle-là, du moins, trempa le trompeur et fit rire à ses dépens la cour et la ville. – On le sait la procès scandaleux qu'il intenta à la vieille présidente de Saint-Vincent, laquelle avait lancé sur la place des lettres de change de trois cent mille livres signées de son nom. Richelieu arguait de faux ces billets galants; la présidente soutenait qu'ils étaient le prix de ses faveurs surannées, et qu'en vérité, ce n'était pas cher. Il finit par gagner ce procès véreux, mais après avoir vu ses amours caducs traînés dans les greffes, plaidés à tue-tête, étalés dans les mémoires des avocats et des procureurs. – « Eh! madame, s'écria-t-il lorsqu'il fut confronté avec la douairière, regardez donc votre figure dans le miroir, et voyez s'il est possible qu'elle vaille cent mille écus. » - A quoi la dame riposta: - « Regardez plutôt le vôtre, monsieur le maréchal, et voyez si elle peut s'agréer à moins. » - N'est-ce pas là une sottise fin? – Qu'auraient dit M<sup>lle</sup> de la Popelinière, de voir leur brillant vainqueur traité par une duègne, en Cassandre de comédie?

A l'Opéra-Comique, le maréchal de Richelieu fait son entrée dans cette bonne ville de Bordeaux, où il règne comme un pacha dans son pachalick. – L'entrée fut royale, car le vieux courtisan aimait fort à se pavaner. On se rappelle sa fameuse entrée à Madrid, sur des cheveux ferrés d'argent, qui perdaient leurs fers à chaque pas: - Ici, c'est l'entrée du loup dans la bergerie. Les maris de Bordeaux enferment leurs femmes à triple tour, et se tâtent le front avec inquiétude. – M. Bourcan est l'alarmiste de la confrérie; il y a de quoi. Sa femme est la beauté de la ville, et c'est à

elle qu'en veut le maréchal. Son valet, Champagne, est chargé de l'enlever à sa barbe et de l'amener au bal que Richelieu donne ce soir même aux notables. Ainsi fait-il; mais l'habit ne fait pas la femme, et sous la mantille de la bourgeoise, Champagne enlève Lise, une simple grisette.

Lise se fait enlever pour le bon motif. Elle aime Olivier Bancelin, un petit avocat, qui vient d'apprendre que le portrait de sa mère, figure dans le médaillon galant du maréchal. Le jeune homme s'indigne et tempête, il va faire une fâcheuse esclandre. C'est pour voler ce portrait et le rendre à son prétendu, que Lise affronte une rencontre avec Richelieu. – Le danger n'est pas grand, si l'on s'en rapporte à la pièce. Richelieu déploie dans ce tête-à-tête les grâces aux mille fleurs d'un perruquier anacréontique. C'est là qu'il prononce cette belle phrase digne d'être gravée sur l'albâtre d'une de ces pendules qui représentent l'*Amour faisant passer le Temps*: « Une horloge est faite pour sonner les heures et une femme pour les faire oublier. » - Ce n'est pas tout! Richelieu invite Lise à souper, et Lise enivre ce grand vainqueur, elle l'étend mort de sommeil sur le sofa indigné de Crébillon fils! – Richelieu grisé par une grisette avec trois verres de vin de Bordeaux! lui le souper effréné, l'hercule élégant qui résista à l'orgie d'un siècle! autant vaudrait empoisonner Mithridate avec du lait doux!

Cependant, Lise toute joyeuse rapporte à son prétendu le portrait qu'elle a tiré de si mauvaise compagnie. Mais Olivier la reçoit d'un air furibond. Il ne peut croire qu'une belle fille sorte du boudoir de Richelieu sans y avoir perdu quelque chose. Il faut, pour le radoucir, que le maréchal vienne lui jurer son grand paisambleu que Lise revient comme elle est venue. Bien plus, il profite de l'occasion pour réhabiliter M<sup>me</sup> Bancelin. – Ainsi voilà deux femmes aimées par Richelieu et couronnées rosières de ses propres mains! Après un tel affront, don Juan se ferait moine et Lovelace se ferait quaker.

Le poème est aussi usé que son vieux héros. – Certes, le *rococo* a son charme lorsqu'il est fin, léger, spirituel et contourné par une main d'artiste. Mais le rococo de placage et de trompe-l'œil, le faux marivaudage verni de littérature courante et de convention, des bons hommes de faïence singeant les minauderies des marquis de porcelaine du vieux Sèvres, le grasseyement d'un jargon banal contrefaisant l'accent ingénieux et vif de la langue de Versailles et du pavillon de Hanovre, Watteau lithographié, Clodion moulé en plâtre, Voisenon et Collé mis en ritournelles, voilà qui est de tout point fastidieux et intolérable. Il y a rien de plus moisi que ces fadaises de l'ancien régime, rien de plus fripé que ces falbalas tombés en loques à force d'avoir été chiffonnés. De grâce, pesez les scellés sur ce *cabinet des antiques*; mettez au rebut les lettres de cachet et les ordres d'exil à vingt lieues de Paris; retournez contre le mur ces pastels enfarinés et bellâtres; jetez dans la corbeille aux chiffons ces perruques qui ont coiffé tant de têtes de bois. Peut-être un jour le genre Louis XIV remanié par des mains habiles pourra-t-il revenir de mode au théâtre; à l'heure qu'il est, il est tombé dans le bric à brac, dans la pacotille, dans ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom que chez les marchandes à la toilette et chez les fripiers.

M. Gevaert recherche la couleur locale; il a composé de vieux airs sur cette vieille chanson. Rondes, gavottes, ariettes, sa partition tiendrait toute entière dans une petite boîte à musique. Mais il faut beaucoup d'esprit et de grâce pour jouer de la pochette des vieux maîtres de l'école française; et M. Gevaert, lancé dans ces gentillesses, ressemble à un flamand de Téniers dansant un menuet. – Le premier acte est le meilleur; il s'ouvre par un chœur populaire qui fait rage des instruments et des voix. Je n'aime guère l'air d'entrée de Champagne, se pavanant dans ses galons de laquais: il ouvre une large bouche et dit peu de chose. – La ronde de Lise: *Quand le*

*diable devient vieux* a le mordant d'une vive épigramme; c'est un de ces airs qui se logent dans l'oreille pour n'en plus sortir. – Le duo qui suit danse plus qu'il ne chante. Citons encore le petit chœur final par demandes et par réponses, dans le genre des *rispetti* florentins. – Le second acte a un joli duo et un quintette qui fait habilement chanter cinq éclats de rire, mais il est obligé d'emprunter au premier sa ronde, tant il est à court. – Au troisième acte, on a vivement applaudi un duo bouffe, puis c'est tout... Et Lise reprend sa ronde, comme M<sup>me</sup> Scarron, à la maigre table de son mari, contait une histoire pour remplacer le rôti absent.

La richesse de l'accompagnement déguise mal la pauvreté des motifs. M. Gevaërt [Gevaert], dans le *Château-Trompette*, me rappelle ces doctes magiciens dont parlent les contes. Ils savent tous les secrets de la cabale, ils déchiffrent à livre ouvert tous les grimoires; par la vertu de leurs incantations, ils sauront, au besoin, déchaîner les vents, soulever la mer, faire gronder la foudre; mais l'Esprit résiste à leur science; l'Esprit, c'est-à-dire un // 2 //souffle, un chuchotement, une lueur, un âme!... Ainsi M. Gevaert agite en maître toutes les forces de l'harmonie; il multiplie les effets et les combinaisons de l'orchestre, mais la mélodie refuse de lui obéir.

La pièce réussit malgré tout; elle doit peut-être son succès au gargotier Frigousse et à la servante Cadichonne, deux rôles que le poème et la partition font très gaîment gasconner.

M<sup>me</sup> Cabel remplit le rôle de Lise. Depuis la *ronde des fraises*, elle a pu changer de rondes, mais elle n'a pas changé de style et c'est toujours la même mièvrerie et la même manière, la même façon d'attaquer le trait en dodelinant de la tête, et de le terminer par un geste qui semble faire signe aux applaudissements. – Ponchard est un chanteur du dix-huitième siècle; on jurerait qu'il était à l'Opéra-Comique du temps de M<sup>me</sup> Favart. Le rôle d'Olivier est raillé pour lui; il y déploie l'élégance d'un *Dorival*, et la sentimentalité d'un jeune élève de Jean-Jacques. Mocker joue Richelieu avec moins de distinction que de naturel. Sainte-Foy égaie le rôle de Champagne – un Scapin transi. Berthelier et M<sup>lle</sup> Lemoine pavoisent avec la verve du cru les gasconnades de Frigousse et de Cadichonne.

**LA PRESSE, 29 avril 1860, p.1.**

Journal Title:	LA PRESSE
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Sunday
Calendar Date:	29 April 1860
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	None
Year:	25
Series:	None
Issue:	Dimanche soir 29 avril
Livraison:	None
Pagination:	1
Title of Article:	Théâtres
Subtitle of Article:	Opéra-Comique: <i>Château-Trompette</i> [ <i>Le Château Trompette</i> ], opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Cormon et Michel Carré, musique de M. Gevaert.
Signature:	Paul de Saint-Victor
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Front page text
Cross-reference:	None